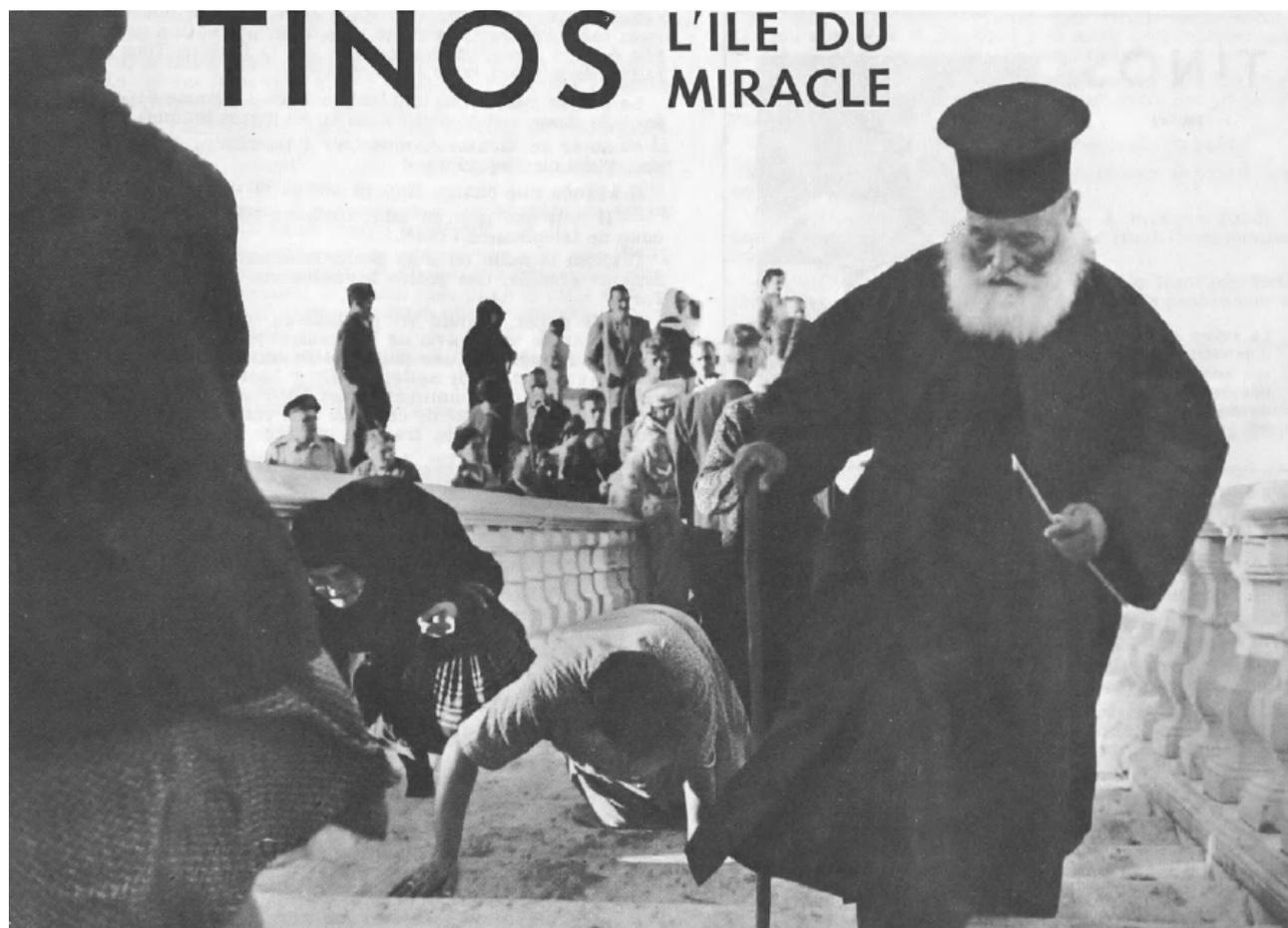


Le Courrier de l'Unesco. N° 1. 1956



Photos copyright Magnum - Ernst Haas



Le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés a décidé d'utiliser le montant du Prix Nobel, soit environ douze millions de francs français, pour réinstaller définitivement 125 réfugiés, qui, depuis sept ans, vivent au camp de Tinos. Tinos est une île des Cyclades célèbre pour les « miracles » de la Sainte Icone au pied de laquelle, chaque année, des milliers de pèlerins venus de tous les coins de la Grèce viennent se prosterner. L'article qui suit relate ce que fut pour ces 125 déracinés les sept années passées dans le camp. Ces deux photos montrent les pèlerins précédés par un Pope, gravissant les marches de la cathédrale, et les yeux tournés vers l'icone au moment où un « miracle » vient de se produire. Pour les réfugiés, il s'agit également d'un miracle : d'ici quelques mois ils connaîtront de nouveaux horizons, auront du travail, à nouveau seront réintégrés dans l'immense communauté humaine.





Photos UNREF

Ils veulent tous aller en Amérique, tous. Voilà sept ans qu'ils sont ici. Ils n'ont rien à faire et nous ne savons qu'en 'faire. »

Qui « ils » ? demanda Ronald Doyle, un photographe venu faire un reportage dans l'île de Tinos.

Le propriétaire de l'hôtel Poseidon indiqua du menton l'immeuble d'en face.

Ceux de ce bâtiment, les réfugiés. Que Dieu leur vienne en aide. Sur notre île, nous n'avons pas assez de travail pour nos propres gens. Alors, vous pensez, pour des étrangers !

Après avoir défait ses valises et s'être lavé les mains, Ronald alla se mettre au balcon et regarda. En face, de l'autre côté de la rue, il vit un garçon appuyé contre un mur. Manifestement, il attendait que Ronald sorte. Ronald regarda encore le port puis il rentra, prit son matériel, jeta un rapide coup d'œil sur le prospectus touristique de l'île et quitta l'hôtel.

Le garçon Pierre qui avait porté sa valise au débarcadère, s'approcha de lui sans dire un mot et Ronald lui donna son flash à porter, comme s'il en avait été convenu ainsi entre eux. Ils montèrent le long chemin pavé de galets et débouchèrent face à la cathédrale. Ils gravirent les marches et entrèrent.

Soudain, Ronald remarqua une jeune fille en prières. Elle était très jolie, avec des cheveux noirs, de grands yeux et des lèvres aux courbes délicates ; elle était mal habillée, mais il y avait en elle un air de dignité qui fit impression sur Ronald.

Elle se dirigea vers la sortie. Il la suivit. Puis elle disparut dans une rue pleine de monde.

Bon, dit Ronald. Trop tard. Le soir, lorsqu'ils rentrèrent, le jeune Pierre, qui portait encore le flash, saisit la main de Ronald.

Dites, monsieur, vous voulez voir mon père et ma mère ?

Ronald sourit pour lui indiquer qu'il acceptait. Il pensait que le garçon désirait que ce qu'il avait gagné soit remis à ses parents. Us entrèrent dans la cour du Centre des réfugiés. C'était l'heure du repas. Des hommes et des femmes de tous âges et des enfants portant des assiettes et des bols en fer-blanc où l'on voyait une soupe claire, quelques oignons,

des olives et du pain, venaient de la cuisine commune, traversaient la cour et rentraient dans le bâtiment principal. Ce n'était pas beaucoup pour se nourrir.

Le garçon et l'homme s'engagèrent dans un long corridor. Le garçon ouvrit une porte : un homme d'une cinquantaine d'années était debout près de la table; il tenait des bols et des assiettes et se disposait à sortir. La mère s'occupait d'un bébé de quelques mois couché dans un berceau près de la porte. Une petite fille de sept ans environ regardait par la fenêtre. Tous se retournèrent pour regarder le visiteur.

Le garçon parla dans une langue slave. L'homme déposa ses bols et ses assiettes et s'avança, les mains tendues.

Soyez le bienvenu, monsieur l'Américain, dit-il. Je suis Vladimir Papapoudos.

Il avança une chaise. Ronald secoua la tête.

Il faut que je m'en aille, expliqua-t-il. J'attends un coup de téléphone à l'hôtel.

Il glissa la main dans sa poche intérieure d'où il retira son portefeuille. Ces gestes le mettaient toujours mal à l'aise.

Sur le palier, Ronald vit un tableau d'affichage où se trouvaient de vieux avis de l'Organisation internationale pour les Réfugiés et une petite lettre écrite à la machine que les courants d'air agitaient. On y lisait : « Le représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés viendra le 27 de ce mois. » Le texte était tapé en trois langues : anglais, français et grec.

Le lendemain matin, lorsqu'il descendit, Ronald vit M. Papapoudos et trois autres hommes dans le hall de l'hôtel. Us le saluèrent. L'un était le président de l'Association des réfugiés. Les deux autres, des membres du Comité. Il expliqua que tous les réfugiés du centre avaient été très excités lorsqu'ils avaient appris qu'un journaliste était venu à Tinos pour prendre des photographies. Le jeune Pierre leur avait dit que l'Américain travaillait pour un grand journal et tous maintenant espéraient qu'il publierait des articles les concernant pour qu'on fasse quelque chose pour les aider.

Mais n'est-ce pas une catastrophe ?

Il y a sept ans que nous sommes ici...

Ronald était embarrassé. Il invita les hommes à déjeuner avec lui, et pendant qu'ils mangeaient, il leur expliqua qu'il avait été envoyé en mission spéciale à Tinos pour une publication touristique et géographique. Même s'il prenait des photographies des réfugiés, il n'était pas sûr qu'un journal accepterait de les publier.

Vous comprenez, dit-il, les journaux n'achètent un reportage que lorsqu'il s'agit d'une catastrophe.

Mais, n'est-ce pas une catastrophe ? demanda le président de l'Association des réfugiés ? Il y a sept ans que nous sommes sur cette île, et si personne ne nous en fait sortir, nous y finirons nos jours. Nous n'avons même pas assez d'argent pour aller à Athènes chercher du travail !

Photos UNREF



Ronald ne savait que répondre. Il comprenait qu'il serait cruel de refuser à ces gens ce qu'ils demandaient.

Il se laissa donc guider dans l'île par les quatre hommes.

En dehors de la ville, un des membres du Comité ramassa une poignée de terre.

Si J'étais fermier, dit-il, et mon rêve est de retourner à la terre. Ici, sur cette île, tout est pris. S'il y avait de la terre libre, plusieurs de nos familles pourraient gagner leur vie en la cultivant.

Lorsque le groupe passa devant les barques de pêche dans le port, un autre rompit le silence.

Parfois, ils acceptent de m'emmener avec eux, dit-il, pendant la saison touristique, lorsqu'on achète notre poisson. Vous comprenez, si j'avais mes propres filets et si je pouvais louer un bateau, je crois que je pourrais gagner ma vie en pêchant.

Pourquoi n'essayez-vous pas ? demanda Ronald.

Mais d'où aurais-je l'argent ? répondit le réfugié.

Mais ne pourriez-vous faire un emprunt ?



Photos UNREF

ON LES APPELE LES « OUBLIÉS DE TINOS ». Depuis sept ans ils attendent et tout en eux exprime la résignation et parfois cette sainte colère qui anime les désespérés. Mais en ce début 1956, désespoir et colère ont fait place à l'optimisme que provoque la réinstallation prochaine des réfugiés de Tinos soit dans les deux Amériques, soit en Australie, soit dans tout autre pays qui accepte enfin de les accueillir et de les intégrer à sa population.

Les hommes ricanèrent.

Sans garantie ? demandèrent-ils. Vous ne connaissez pas les banques !

Lorsqu'ils rentrèrent au centre des réfugiés, ils virent la jeune fille de la cathédrale. Un des membres du Comité s'approcha d'eux.

Le président qui, à force de parler, était devenu très excité, dit à Ronald :

Nous sommes tous des inutiles ici, coupés du reste du monde.

Il montra un homme du doigt. « C'est Sternen, regardez-le. Un docteur, un chirurgien.

Il n'a pas l'autorisation de travailler. On ne lui permet pas de s'en aller. Regardez sa Elle est tuberculeuse. Un moment, ils ont pensé qu'ils iraient en Amérique, mais il n'en est plus question maintenant... »

Pourquoi ? demanda Ronald. Parce que c'est ainsi, dit le président. Si vous n'êtes pas en bonne santé ou si vous êtes trop vieux, vous ne pouvez pas sortir. Nous voulons tous aller vivre en Amérique ou au Canada ou n'importe où, mais tout ce que nous obtenons, ce sont des promesses qui ne se réalisent jamais.

Mais n'y a-t-il personne qui veuille vous aider ? demanda Ronald. U doit bien y en avoir ! Ce représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies ?

Il prend des notes et il établit des plans, dit le chef, mais il n'a pas d'argent et que peut-on faire quand on n'a pas d'argent ?

Comment vivez-vous alors ? demanda Ronald.

M. Papapoudos qui était resté silencieux pendant tout ce temps prit la parole.

Le Gouvernement nous donne à manger, dit-il. Il paie l'éclairage et le chauffage, et le

Haut-Commissariat nous donne aussi quelque chose.

Mais n'y a-t-il rien que vous puissiez faire par vous mêmes? demanda Ronald qui avait sondé la profondeur de leur misère et de leur abandon.

Nous faisons quelque chose, dit le président. Venez, vous verrez.

Ils marchèrent dans les rues de la vieille ville et s'arrêtèrent près de la cathédrale où une femme vendait des chemins de table brodés et des bateaux miniatures taillés dans le bois. Avec ça, on paie le lait des bébés et des vieillards, mais nous n'avons pas assez de fil ou de tissu pour que cela rapporte vraiment...

Aucun pays n'avait besoin d'un philosophe

A grands pas pressés et énergiques, le président ramena le groupe au Centre des réfugiés.

Vous comprenez, dit Ronald, avec les photographes, c'est comme avec un film.

Vous prenez l'histoire de quelques personnes. Vous racontez cette histoire et le public se rend compte que ce ne sont pas seulement quelques personnes qui sont dans le besoin, mais beaucoup, beaucoup de personnes. Je raconterai votre histoire, je photographierai votre histoire de façon que chacun assiste à ce qui vous arrive comme s'il s'agissait de lui-même. Que dois-je faire ? demanda Katia, la jeune fille.

Je veux que vous reconstituez la vie que vous avez eue ici à Tinos depuis que vous y êtes installée.

Cela fait des années, dit Katia. Nous sommes venus ici quelques semaines après notre arrivée en Grèce. On nous a dit que c'était le seul endroit où il y avait encore de la place.

Au cours de la première semaine, nous avons rencontré Mme Korianovi, une assistante sociale d'une institution bénévole, à qui nous avons donné tous les détails nous concernant. J'étais étudiante ; Sternen était médecin. Je parle couramment l'anglais ; il parle couramment le français. Nous étions prêts à accepter n'importe quel travail pourvu que nous restions ensemble.

Nous avons rempli des formulaires et nous avons attendu. J'avais eu l'idée de donner des leçons d'anglais aux enfants du camp en attendant notre départ; mais même les adultes voulaient venir, car tous espéraient qu'un jour ou l'autre ils pourraient partir.

Il y avait M. Zamanov, sa femme et sa mère. La mère de M. Zamanov était trop âgée pour émigrer et, lui, refusait de partir sans sa mère. Il ne le lui avait jamais dit, et la vieille Mme Zamanov venait assister à mes leçons et elle s'évertuait à parler anglais. Elle disait sans réfléchir : « Quand nous serons en Amérique », et je crois que ce qui m'a fait le plus de peine, c'est d'entendre cette bonne vieille parler d'un avenir dont chacun savait qu'il ne lui était pas réservé. Il y avait aussi Mlle Domnavico qui, étant fille-mère, ne pouvait pas émigrer. Il y avait le professeur Zuliakus qui ne pouvait aller nulle part parce qu'aucun pays ne paraissait avoir besoin d'un philosophe; il y avait encore Pravdec, un plombier, qui ne comprenait pas pourquoi aucun pays ne voulait de lui. C'étaient de bons élèves, mais aucun pays ne semblait disposé à les accueillir

TINOS

(suite)

Ce « bureau de poste » est en réalité le camp (provisoire depuis sept ans) des réfugiés de Tinos.



lorsqu'un beau jour, Mme Korianovi nous fit revenir dans son bureau. Elle paraissait très excitée et très heureuse.

Un docteur de Chicago avait accepté de répondre pour nous. En effet, quelques semaines plus tard, on nous fit venir à Athènes pour une entrevue. Nous y avons signé les papiers et nous sommes allés voir un médecin pour un dernier examen médical. Je n'oublierai jamais ce jour-là.

Nous avons attendu à cause de la radiographie. Nous étions très gais lorsque nous sommes allés chez le médecin.

Il me fit asseoir et me montra une légère ombre sur la plaque.

Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous, dit-il. Vous voyez cela, c'est une tache au poumon. Ce n'est pas un stade actif de tuberculose, m'a-t-il dit, en réalité, ce n'est rien que l'on ne puisse guérir avec du repos et de la bonne nourriture.

Mais c'était suffisant pour que l'on n'accorde pas le visa. Steenen et moi nous étions déprimés. J'ai dit à Steenen d'aller seul en Amérique. Il n'a pas voulu et j'étais très malheureuse. A cause de moi, Steenen a son avenir gâché.

Comme les autres, nous venons voir tous les bateaux d'Athènes dans l'espoir que quelqu'un du dehors apportera des nouvelles pour nous, mais je sais très bien que pour nous il n'y a plus de bonnes nouvelles à espérer.

C'est alors qu'il photographiait cette dernière scène que Ronald eut conscience de l'agitation des réfugiés qui l'entouraient. Levant la tête, il vit le président monter à bord et parler à un groupe d'hommes. Les réfugiés se turent.

Que cela vous aide à faire bon voyage

Vous connaissez tous le représentant du Haut-Commissariat des Nations Unies, dit-il. Il désire vous dire quelques mots.

Le représentant se détacha du groupe.

. Cette fois, je suis venu, dit-il, avec une mission de sélection de deux pays d'Europe. Le Haut-Commissaire a lancé un appel en faveur de la fermeture des camps et on a constitué un fonds grâce auquel nous espérons .pouvoir aider un grand nombre d'entre vous.

« Bien entendu, nous devons procéder par étapes. Nous essayons d'envoyer le plus grand nombre possible d'entre vous dans d'autres pays. Mais nous ne pouvons pas placer tout le monde tout de suite. Il y en a qui devront rester.

Mais, ceux-là, nous les aiderons aussi. »

Il s'éloigna et le chef leva de nouveau les mains.

" Nous procéderons par ordre alphabétique, dit-il. Que chacun rentre au camp et prenne ses papiers.

Les réfugiés alignés devant l'hôtel formaient un tableau émouvant; tous, hommes et femmes, serraient des papiers dans leurs mains, le visage tendu. On parlait peu. Leur président faisait fonction d'huissier. Une famille après l'autre entrait.

Ronald parcourait la file et prenait des photographies.

Lorsqu'il s'aperçut que ni Katia ni Sternen ne s'y trouvaient, il demanda au père de Pierre : Où est Sternen?

Ronald traversa la rue et entra dans le bâtiment vide.

Finalement, il les trouva. Pourquoi n'êtes-vous pas en bas? demanda Ronald.

Katia se retourna ; elle le considéra pendant un long moment.

Vous savez que je suis tuberculeuse?

En voilà une raison, dit Ronald. Vous devriez descendre et voir ces gens; qu'avez-vous à perdre?

Katia hocha la tête.

J'en ai assez de remplir des formules, dit-elle.

Mais ne comprenez-vous donc pas? cria Ronald, si vous n'y allez pas, Sternen n'ira pas non plus et s'il n'y va pas, vous n'aurez plus aucun des deux la moindre chance de jamais quitter ce trou. Vous n'avez pas le droit d'être égoïste.

Sternen se leva et regarda Ronald.

Va-t'en... dit-il, va-t'en, get out !

Katia se précipita et retint Sternen par le bras. Elle regarda Ronald.

Vous avez raison, dit-elle. Nous irons.

Le tour de Katia et de Sternen était venu. Le président leur fait signe d'entrer.

Ces deux messieurs il montra les deux hommes assis à gauche et à sa droite sont attachés au ministère du Travail de leur pays et le monsieur à votre gauche est un médecin. Nous voulons voir si vous pouvez recommencer votre vie ici en Grèce ou si nous devons plutôt tâcher de vous envoyer dans un autre pays. En consultant nos dossiers, nous avons vu que Mlle Sternen a besoin d'être hospitalisée. Nous nous efforcerons de faire le nécessaire soit ici en Grèce, soit à l'étranger.

« Un dernier mot. Nous essaierons de ne pas. vous laisser trop longtemps dans l'attente. Ce soir, nous viendrons vous dire ce que nous avons décidé. »

A mesure que les ombres s'allongeaient, la tension croissait dans le Centre des réfugiés de l'île de Tinos. Les enfants étaient plus calmes que d'habitude. Les hommes et les femmes, assis, attendaient. Finalement, l'obscurité vint.

Le jeune Pierre était assis avec son père et sa mère dans leur étroite pièce. Tous écoutaient les pas et leur visage reflétait tour à tour l'espoir et la crainte qui montaient en eux. Les aurait-on choisis pour aller en France ou en Belgique, en Suède ou en Hollande?

Seraient-ils pris pour aller en Grèce continentale pour travailler à un projet d'exploitation agricole? Obtiendraient-ils un prêt pour monter une petite affaire ou la chance passerait-elle encore à côté d'eux?

La chance ne voulut pas d'eux. Katia et Stemen étaient tous deux dans leur chambre. Stemen était assis sur le lit. Katia était assise, les coudes sur la table. La porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent. Ils souriaient. Celui qu'on leur avait présenté comme étant un médecin dit amicalement à Stemen : « Bonjour, docteur », et alla se placer devant la table. Il regarda Katia qui avait les yeux fixés sur lui, toute sa peur dans l'intensité de son regard. Très lentement, le docteur glissa la main dans sa poche; il en tira une petite médaille qu'il déposa devant elle.

C'est ce que nous donnons aux voyageurs dans notre pays, dit-il, avant qu'ils ne se mettent en route. Que cela vous aide à faire bon voyage.



Photo UNREF

Elle était fillette lorsqu'elle arriva à Tinos, avec ses parents. Deux cartes du Nouveau Monde concrétisent désormais son espoir.



Photo copyright John Deirates

Autre image de foi : pour les Hellènes la cathédrale est depuis des temps reculés un lieu de pèlerinage et de miracles pour les affligés.

Le saviez-vous

Selon les statistiques publiées par le Comité inter-gouvernemental pour les Migrations européennes, 75.000 réfugiés ont été réinstallés entre le 1er février 1952 et le 31 août 1955. Les Etats-Unis en ont accueilli 33.667 ; le Canada 13.895 ; l'Australie 9.370 ; le Brésil 7.062. Le restant a été réparti entre Israël, le Chili, l'Argentine et le Venezuela. Des groupes d'importance minime ont été dirigés sur divers autres pays. D'autre part, en 1954, près de 16.000 réfugiés d'Europe ont été réinstallés et, pour la période s'étendant du 1er janvier au 31 août 1955, 12.000 environ.

En 1956, une mission néerlandaise de sélection se rendra dans les divers camps de réfugiés situés en Autriche sous les auspices du Gouvernement néerlandais, du Comité intergouvernemental pour les Migrations européennes et du Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés. Le but de cette mission est d'effectuer une sélection

parmi les familles réfugiées, afin d'en réinstaller un certain nombre aux Pays-Bas. Dès son arrivée, chaque famille disposera d'une maison meublée et chaque membre de la famille en mesure de travailler aura la possibilité de prendre un nouveau départ dans la vie.

Le programme actuel du Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés repose sur l'expérience acquise de 1952 à 1954, époque où un don de 3.100.000 dollars de la Fondation Ford, permit au Haut-Commissaire de mener à bien 233 projets-pilotes tendant essentiellement à l'intégration des réfugiés. Environ 15 % de cette somme ont servi à promouvoir la réinstallation de réfugiés.

Le montant global des sommes que doit réunir le Fonds des Nations-Unies pour les réfugiés, soit 16 millions de dollars, doit permettre d'intégrer quelque 52.000 réfugiés à la vie économique des pays où ils résident actuellement, d'assurer la réinstallation en Europe ou ailleurs de 120.000 autres réfugiés et de placer 5.000 personnes appartenant à la catégorie des « cas difficiles » dans des maisons de retraite ou des institutions.

Les institutions autres que les œuvres bénévoles apportent leur aide au Haut Commissariat des Nations-Unies pour les réfugiés. Citons : le Bureau international du Travail (B.I.T.) qui apporte son concours dans le domaine des migrations, de la colonisation agricole, de l'assistance aux émigrants appartenant aux professions libérales, de la solution de problèmes tels que ceux des marins réfugiés ; l'Organisation des Nations-Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (UNESCO) qui aide les réfugiés appartenant aux professions libérales à faire la preuve de leurs titres et à obtenir des emplois appropriés ; l'Organisation mondiale de la Santé (O.M.S.) qui procède à des enquêtes sur l'état sanitaire des réfugiés.

Dans les années qui ont suivi immédiatement l'après guerre, le nombre des réfugiés israélites s'élevait dans les camps européens à plusieurs centaines de milliers.

A la fin de 1951, il en restait un total de quelque 17 000 en Allemagne, Autriche et Italie. Aujourd'hui, ils sont environ 1.500. Cette diminution frappante a été rendue possible grâce aux possibilités qui leur ont été offertes pour se réinstaller, principalement en Israël mais aussi aux Etats-Unis et dans d'autres pays. Une des plus importantes organisations bénévoles s'occupant des réfugiés israélites est l'American Joint Distribution Committee Inc. En un peu plus de cinq ans, cette institution, en coopération avec diverses organisations internationales, a trouvé des asiles permanents pour 275 000 Israélites sans patrie. D'après les plans en cours d'exécution, il ne restera plus à la fin de 1956, aucun Israélite dans les camps d'Allemagne.

UNESCO
ARCHIVES